## Leurs allies les Turcs

Arrêtés en Flandre, en Champagne et en Lorraine, arrêtés en Italie, arrêtés en Russie, les Austro-Allemands frappent à une quatrième porte, essaient de briser le verrou serbe et de donner la main à leurs alliés les Turcs. Els nous menacent alors de malheurs fantastiques. La Turquie leur donnera deux millions de soldats, du cuivre, du pain même; ils conquerront l'Egypte et l'Inde; depuis Gengis et Tamerlan, l'Asie n'aura pas couru plus grave danger.

Admettons, pour un instant, que les Allemands soient arrivés à Constantinople, et tachons de calculer impartialement de quelle aide leur pourra être la Turquie.

La Turquie, d'abord, existe-t-elle?... Metternich disait de l'Italie de son temps que ce n'était qu'une expression géographique; on ne peut même pas le dire de la Turquie actuelle: ce serait, tout au plus, une expression politique. En décadence depuis trois siècles, en révolution permanente depuis cent ans, en ruines depuis quarante ans, en pleine crise anarchique depuis sept ans, en guerre depuis cing ans, la Turquie est un édifice tellement ruiné qu'on n'y peut plus trouver une pierre intacte. Il y a encore, en apparence, un Etat turc, mais cet Etat n'est. en réalité, qu'une faction gouvernée par une poignée d'hommes sans mandat et sans scrupules, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont radicalement incapables de réaliser la moindre besogne utile. Si l'Etat turc, enfin sorti de la crise actuelle, paraît renaître, ce ne sera encore qu'une apparence; il est destiné à ne plus jamais vivre que d'une vie étrangère et d'emprunt. Si les Austro-Allemands ont la victoire, la Turquie ne sera qu'une colonie allemande. Si les Alliés, comme nous l'espérons bien, ont le dessus, la Turquie dépecée passera sous la tutelle de la Rus-

sie et des nations occidentales. La fatalité qui poursuit depuis si longtemps l'Etat turc s'explique par sa nature et sa constitution même. Il ne peut y avoir d'Etat solide, s'il n'y a pas de nation derrière, et derrière l'Etat ture, il n'y a qu'un débris de nation, noyé au milieu de vingt peuples divers. En France, chaque habitant se sent Français et sait fort bien que ses intérêts particuliers sont solidaires de l'intérêt général. En Turquie, certains sujets du Sultan seulement se sentent ottomans, et la plupart font des vœux pour la rume de l'Empire: la est le

nœud de la question.

Les véritables Turcs descendent de conquérants tartares entrés en Asie-Mineure au XIV° siècle. Il n'y a entre eux et les autres habitants de l'Empire ni communauté de race, ni communauté de langue, ni sympathies issues de la religion ou de la civilisation. Ils constituent le peuple dominant de l'Empire et son jalou-

sés par tous les autres.

Ils doivent leur domination à la force et à elle seule. Au XV° siècle, ils ont eu la force, comme les Allemands se vantent encore de la posséder aujourd'hui. Les Turcs d'alors mettaient en campagne des armées de deux à trois cent mille hommes, obtenaient la victoire à l'aide de leur grosse artillerie, se faisaient dans leurs attaques un bouclier du corps des vaincus et pratiquaient déjà toutes les inventions dont les Allemands d'aujourd'hui font si grand état. La guerre était l'industrie nationale de la Turquie; elle n'a jamais su en avoir d'autre. Après avoir fondé leur empire sur la

violence et la terreur, les Turcs se montrèrent incapables de l'organiser; ils n'ont connu d'autre système de gouvernement que la contrainte, d'autre administration que l'arbitraire et le gaspillage; la force, qui faisait leur seul titre, a passé en d'autres mains et les opprimés se sont levés contre l'oppresseur, débilité par ses

propres exces. Certaines gens représentent les Turcs

comme des hommes paisibles, de bonne foi, fidèles à la parole donnée, hospitaliers, loyaux, généreux; d'autres disent qu'il en faut bien rabattre. Admettons que le Turc ait toutes les qualités qu'on lui prête, il est certain que l'Etat turc n'a jamais mérité, au cours de sa longue histoire, qu'un civilisé en dise le moindre bien - et c'est l'Etat turc qui est en jeu. Rongés par de terribles maladies cons-

titutionnelles, les Turcs ne comptent plus aujourd'hui que pour 6 millions dans les 20 millions de sujets ottomans; et ils forment à peu près la seule race militaire de la Turquie. Si nous ajoutons que l'armée turque a dû faire depuis 1908 de longues et difficiles campagnes, en Albanie et en Arabie, soutenir en Tripolitaine l'effort de l'Italie, que les Balkaniques lui ont infligé en 1912 et 1913 des pertes formidables, qu'elle doit avoir perdu depuis un an 2 à 300.000 hommes en combattant contre les Alliés, on verra combien est vaine la prétention des Allemands de tirer de la Turquie deux millions de soldats. Les Tures, il est vrai, ne sont pas les seuls musulmans de l'Empire, les Tcher-

kesses et les Kurdes peuvent avoir aussi quelque valeur militaire. Les Tcherkesses ont fourni une bonne cavalerie, mais ils ne comptent guère plus de 300.000 têtes et l'on sait combien est réduit dans la guerre actuelle le rôle de la cavalerie. Les Kurdes ont contribué en 1913 à la défense des tignes de Tchataldja contre les Bulgares, mais il semble bien difficile de discipliner ces incorrigibles pillards et

ils sont tout au plus 1.200.000. Les Arabes forment un élément de population beaucoup plus important; ils dominent en Syrie et en Mésopotamie, ils comptent peut-être 3 millions de têtes. Ils se divisent en Arabes sédentaires de mœurs très paisibles, et Bédouins insaisissables, habitués à la liberté sans limites de la vie errante. Arabes sédentaires et Bédouins détestent les Turcs et souhaitent ardemment la ruine de l'Empire. Tout dernièrement douze musulmans, anti-tures, ont été pendus à Beyrouth; parmi eux se trouvait un jeune Arabe, Mohamed-el-Mehmeçani, licencié en droit de la Faculté de Paris. Au moment de mou-

rir, il s'adressa à la foule, lui disant: « A cette heure suprême, je le déclare devant Dieu et devant les hommes, ces respectables citoyens qu'on s'apprête à exécuter sont innocents de ce qu'on leur impute, et ie suis le seul coupable... Je suis coupable

si c'est un crime d'aimer la liberté et de vouloir l'affranchissement de sa patrie. Notre conscience se révolte, à nous Arabes, descendants d'une plus belles civilisations du monde, en pensant à l'abaissement où nous ont menés des hordes barbares des tribus anatoliennes; nous en avons assez du joug humiliant des Tures!. Nous en avons assez de notre esclavage!... Gest en vain qu'on nous assassine, l'idée que nous servons survivra et la délivrance arrive... A bas les Tures! Vivent les Arabes!... Vive la France, qui aime les Arabes!... » (Le « Temps », d'après son correspondant du Caire). Ce n'est pas parmi les Arabes de Syrie que la barbarie turcogermanique trouvera des défenseurs; il faudrait des années de formidable contrainte avant de leur faire accepter le joug de l'officier allemand et du caporal kurde. Les Ansarieh et les Druses vivront

longtemps encore libres dans leurs montagnes, se faisant la guerre bien tranquil-

lementdans leur coin.

Quant aux populations chrétiennes, les Turcs savent si bien ce qu'ils ont à en attendre, qu'ils sont en train de les exterminer. Les Arméniens sont, au dire de tous ceux qui les connaissent, les hommes les plus intelligents et les plus susceptibles de culture et de progrès qui existent en Turquie; ils auraient pu travailler efficacement au relèvement de l'Etat, si le Turcs avaient eu la sagesse de les y intéresser; ils n'ont su que les persécuter atrocement, et comme ils sentaient leur haine grandir, ils se sont résolus à les tous massacrer. Des tueries générales ont déjà eu lieu en 1896. Les Jeunes-Turcs en ont soudoyé d'autres en 1909; aujourd'hui on évalue à 450.000 le nombre des morts, et 500.000 Arméniens errent dans les montagnes, proie toute désignée à la flèvre, à la faim et au poignard des brigands tures. Les Allemands reconnaissent là cette « manière forte » qui leur est si chère et applaudissent les massacreurs: La « Deutsche Zeitung » écrit: « Si les autorités turques jugent bon de prendre des mesures rigoureuses contre des éléments arméniens, indignes de confiance, avides de sang et rebelles, elles n'ont pas seulement le droit, elles ont le devoir de le faire. La Turquie peut être certaine que l'empire allemand sera toujours de cet avis, que c'est là une affaire qui ne re-

reux. Depuis des mois entiers, les Jeunes-Turcs les chassent, les traquent, les dépouillent, les enferment, les battent, les torturent, les tuent... comme de simples Arméniens. L'Allemagne a appris à ses alliés un nouveau raffinement de tyrannie: Jusqu'ici les Turcs avaient laissé aux chrétiens l'usage de leur langue nationale; aujourd'hui il faut que tout sujet de l'Empire aille, bon gré, mai gré, à l'école turque et apprenne l'histoire dans les récis de Kémal-Pacha; à l'oppression brutale d'autrefois se joint l'oppression intellectuelle; les races dissidentes sont

Les Grecs ne sont guère moins malheu-

menacées de suppression.

garde que la Turquie. »

Ce n'est évidemment ni chez les Arméniens, ni chez les Grecs, que les Allemands pourront recruter beaucoup de soldats. Les chrétiens de Syrie et de Chaldée ne sont aussi que de braves gens fort paisibles, dont il sera malaisé de faire des guerriers bien redoutables. Quant aux Maronites du Liban, chrétiens et amis de la France depuis Saint-Louis, ils soupirent ardemment après la venue de ses marins et de ses soldats. Au mois de mai dernier, le tribunal militaire turco-allemand de Damas condamna à mort Youseph-el-Hair, curé maronite de Sen-el-Fil: « Je meurs fidèle à notre foi et à notre tradition nationale, s'écria-t-il en mourant. Vive la France! » Et il repoussa lui-même du pied l'escabeau sur lequel il était monté pour être pendu (Le « Temps », 18 mai 1915). Les Allemands n'enchaîneront pas de sitôt la vieille Asie à leur Louis KOSIUSCKO. char ...